

Les contes de l'Oiseau bleu

Les deux frères

un conte de Blanche Lamontagne-Beauregard



Un jour, deux petits garçons appartenant à une famille très pauvre et très nombreuse se résolurent de quitter le toit paternel pour aller chercher fortune ailleurs.

« Nous sommes si nombreux ici, se dirent-ils, que nos parents ne s'apercevront pas de notre absence.

Ils partirent dans la nuit. Mais, avant de quitter pour toujours la maison, Jean, le plus jeune des deux, alla doucement contempler une dernière fois le visage de son père et de sa mère, qui dormaient. « Je veux emporter leur image dans mon cœur, dit-il, cela me portera bonheur...

– Laisse donc là ces futilités, dit l'autre, l'aîné, qui se nommait Herménégilde. Des garçons de notre âge ne doivent pas s'occuper de tels enfantillages. » Et il riait

de son frère qui avait un cœur tendre et généreux.

Une fois partis, ils marchèrent ensemble dans les ravins et les épineuses savanes, semés de marais et de cailloux.

Arrivés à un petit ruisseau, ils aperçurent un vieillard, plié en deux, et les jambes prises dans une mare boueuse et profonde. Appuyé sur son bâton, il faisait les plus grands efforts pour se dégager, mais tous ses soins demeuraient inutiles et ne servaient qu'à l'enliser davantage.

« Ah ! venez à mon secours, mes bons petits ! dit-il aux deux enfants, dès qu'il les aperçut. Je me suis avancé ici pour boire, et je ne voyais pas ce vilain trou dans lequel je suis tombé. Si vous ne m'aidez pas, je vais sûrement périr ici.

– Laissons donc ce vieux fou se tirer d'affaire tout seul, reprit le garçon au cœur de pierre. Si nous le tirons de là, pour nous récompenser il nous donnera des coups de bâton...

– Moi, dit Jean, je réponds à son appel. Si nous étions vieux comme lui, et tombés soudain dans quelque marais, ne serions-nous pas heureux de voir un passant se porter à notre secours ? Il faut traiter son prochain comme on aimerait être traité soi-même. »

Il se dirigea vers le pauvre vieux, lui tendit les deux mains et, mettant dans son élan tout son courage et

toute son énergie, d'un coup il le tira de cette dangereuse position.

Le vieillard remercia avec effusion le généreux garçonnet qui venait de lui sauver la vie.

« Dis-moi, de quel côté diriges-tu tes pas, mon enfant, lui demanda-t-il. Si tu veux traverser cette forêt, je te plains, car elle n'a pas de fin, et il s'y cache des bêtes sauvages.

– Nous allons à l'aventure, à la grâce de Dieu, lui fut-il répondu.

– Alors, prends ce paquet ; ce sont des provisions pour plusieurs jours. Je te les donne en reconnaissance du service que tu m'as rendu. Elles te seront bien utiles et t'empêcheront sans doute de mourir de faim. Moi, je me rendrai ce soir au village où j'ai un frère qui est toujours heureux de me recevoir à sa table. Sois bien prudent dans cette forêt. Je te conseille d'avoir l'œil ouvert. Que le ciel te garde, mon enfant... »

Et le vieillard s'en alla.

Les deux frères s'engagèrent résolument dans les bois ombreux. Des arbres géants dont la tête se rejoignait, des branches aux feuillages énormes les enveloppaient et faisaient la nuit sur leurs pas. Ils entendaient des bruits étranges, des craquements prolongés, des grognements, des rugissements. Mais ils n'avaient pas peur. Ils étaient résolus à tout, et leur

ambition les rendait aveugles.

Des écureuils souples au poil soyeux, de petits cerfs, de jeunes chevreuils se sauvaient devant eux en bonds précipités, et cela les amusait beaucoup. Ils avaient grand plaisir à soulever les larges fougères, les amas de lierre et de mousse, les enchevêtrements de tiges et de feuilles mouillés, pour y voir surgir quelque joli petit animal.

Comme ils commençaient à déranger une masse de feuillages paisibles, ils virent luire soudain deux gros yeux de feu... C'était un ours noir qui les regardait fixement et grognait. Épouvantés, les deux garçons prirent le sage parti de monter dans un arbre. S'égratignant, se déchirant, se blessant jusqu'à en crier de douleur, ils montèrent jusqu'au sommet, où ils se sentirent bien en sûreté.

Et le gros ours, faisant le guet, se coucha au pied.

Il leur fallut demeurer dans l'arbre une nuit et une journée, car la bête ne délogeait pas. Elle s'éloignait quelquefois, à une faible distance, pour dévorer certaines feuilles et certaines racines, mais revenait aussitôt reprendre son guet.

À la fin, les deux frères sentirent une grande fatigue et furent tirillés par la faim.

« Ah ! Dieu soit loué ! s'écria Jean. J'ai sur mon dos le sac de provisions que m'a laissé le bon vieillard.

C'est ce qui nous sauve. Mangeons et retrouvons nos forces ! »

Le lendemain, l'ours était disparu, ils descendirent, et continuèrent leur course.

« Tu vois, dit Jean à son frère, tu vois comme il est vrai qu'une bonne action n'est jamais perdue ! Si j'avais refusé de secourir ce pauvre vieux tombé dans la boue, je n'aurais pas aujourd'hui ces provisions qui nous ont permis de survivre. Que serions-nous devenus ? Ne pouvant rester si longtemps sans manger, nous serions sans doute tombés de faiblesse, et vois-tu quel beau festin nous aurions donné à cette méchante bête ?... Mon pauvre frère, tu as tort d'être si dur et de n'avoir pitié de personne. »

Et tout en marchant, il répétait à haute voix les mots d'un petit poème intitulé *Bonté*, qu'il avait appris dans un livre :

*Lorsque Dieu modela le monde,
Qu'il fit les prés, les monts, les eaux,
Le sol fécond, la mer profonde,
L'azur, les fleurs et les oiseaux,*

*Lorsqu'enfin sa tâche fut faite,
Après un dernier examen,*

*Et voulant que l'œuvre parfaite
Sortît brillante de sa main ;*

*Comme aux oiseaux il donna l'aile,
Et le doux parfum à la fleur,
À l'homme, son œuvre immortelle,
Il donna la bonté du cœur...*

Après cette aventure ils continuèrent à avancer dans la forêt immense. Celle-ci devenait moins dense, plus éclairée, avec ici et là, de petites sentes au-dessus desquelles les branches, parfois, se rejoignaient et formaient un dôme ajouré.

Ils se trouvèrent bientôt en face d'une clairière fermée par une colline aussi haute qu'une muraille. Au milieu de cette clairière, sur un sol inculte, ils virent une grosse pierre à laquelle était attaché un grand cerf aux yeux doux, un cerf si maigre et si décharné que les os lui perçaient la peau.

Cette bête, recommençant toujours les mêmes efforts, dans le même sillon, tirait sur la pierre pour la déplacer. Celle-ci vacillait un peu mais retombait sans cesse à la même place. Et le pauvre cerf continuait toujours sa tâche stérile, et toute la tristesse de la terre était au fond de ses yeux.

« Moi, j'ai pitié de cette pauvre bête, dit Jean. Viens, nous allons essayer d'adoucir son triste sort. En poussant tous les deux avec lui, la pierre cédera peut-être. Il me fait mal au cœur de voir un animal aussi chétif soumis à une tâche aussi ingrate.

– Ah ! que tu es fou avec cette pitié que tu as toujours ! s'écria Herménégilde. Je suis las de ces jérémiades. Si tu délivres cet animal affamé, il te dévorera vivant. Ce n'est pas pour rien que son maître l'a enchaîné à cette dure besogne ! Laisse donc là tes faiblesses stupides. En tout cas je te laisse à tes aventures, et je m'en vais chercher ma vie ailleurs. Adieu, mon frère. » Et il partit en courant, dans une autre direction.

Jean n'écouta pas les mauvais conseils du déserteur. Il vola au secours du malheureux animal. Mais, en regardant les choses de plus près, il s'aperçut qu'une branche tombée et difforme était l'obstacle qui empêchait la pierre de rouler. Il s'empressa d'arracher cette branche, et alors, tandis que la pauvre bête tirait toujours, la pierre, soudain, roula sans encombre.

En ce moment, quelle ne fut pas la surprise de Jean d'apercevoir devant lui, à la place du grand cerf, triste et décharné, un beau et jeune prince vêtu d'un habit de satin galonné d'or, et coiffé d'un chapeau aux plumes magnifiques.

« Mon cher garçon, dit le prince, grâce à ta générosité, je suis délivré de cet état misérable dans lequel une mauvaise fée m'avait métamorphosé. Je devais rester ainsi jusqu'à ce qu'un être charitable, prenant pitié de moi, vînt m'aider à changer cette pierre de place. C'est toi qui fus cet être secourable. Ah ! combien je suis heureux et combien je t'en suis reconnaissant !

« Prends ce petit sentier, ici, à notre gauche : il te conduira au château du roi, mon père. Demande à le voir, et dis-lui que je suis vivant. Grande sera sa joie, car, bien sûr, il me croyait mort. Comme preuve de tes dires, apporte-lui mon col de dentelle blanche. Il le reconnaîtra et son bonheur sera indescriptible.

« Je ne retourne pas maintenant auprès de lui parce que je crains la méchante fée qui a juré ma perte. Je vivrai quelque temps dans ces bois, car la solitude me tente. Toi, mon cher petit au grand cœur, va au château de mon père où tu trouveras la récompense de ta bonne action. »

Jean, émerveillé, partit à toutes jambes. Il ne tarda pas à apercevoir le palais, somptueuse résidence autour de laquelle s'étendaient des parterres et des bassins splendides. Le prenant pour un fou, les serviteurs ne voulurent pas le laisser entrer. Mais le roi, entendant parler de la chose, demanda à le voir. Quand il reconnut

le col de dentelle blanche et que Jean lui jura que son fils était vivant, il se répandit en exclamations de joie et versa d'abondantes larmes.

Quatre mois plus tard, le monarque envoya chercher son fils, qui fut reçu en grande pompe. Jean entra bientôt dans les bonnes grâces de tous. Au bout de quelques années le roi le nomma son intendant. Puis, après quelques années encore, il devint le mari de la princesse qui était tombée amoureuse de lui.

Donc, le petit garçon qui, jadis, quittait son village pour aller chercher fortune ailleurs était devenu un homme aimé et respecté, à qui on demandait conseil, et dont le jugement était remarquable et sûr. Le roi avait fait de lui son homme de confiance et son confident.

Or, un matin, les gardes du château annoncèrent que, dans la nuit, ils avaient surpris un individu, qui, s'étant introduit – nul ne sait comment – dans l'immense cuisine du palais, se préparait à faire main basse sur une grande quantité de provisions de bouche.

Lorsque la chose fut connue des habitants de la région, il y eut de grandes clameurs, et des cris de vive indignation retentirent. La foule en colère voulait pendre le voleur ; et, dans ce temps-là, celui qui osait piller un château était passible de la peine de mort.

Jean fut appelé à donner son avis.

« Nous ne pouvons pas condamner cet homme, dit-

il, sans lui donner la chance de s'expliquer et de se défendre. Il y a des raisons qui, sans excuser un crime, en atténuent beaucoup la gravité. Peut-être est-ce la faim qui l'a poussé à cette extrémité, ou bien la misère régnant à son foyer ? Il volait peut-être par amour pour sa femme et ses enfants ? Il faut le voir et l'entendre. – Faites-le venir ici que je l'interroge. »

On amena le voleur devant lui. Mais quelle horrible surprise ! En l'apercevant, Jean reconnut son frère Herménégilde !

« Je veux être seul avec lui, dit-il alors aux gens qui l'entouraient. Il sera moins intimidé et pourra mieux expliquer sa conduite. »

Quand ils furent seuls tous les deux, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et les larmes couvrirent leur visage.

Herménégilde tomba à genoux en s'écriant :

« Ah ! mon frère bien-aimé, combien je regrette mes erreurs, et combien j'admire aujourd'hui le don de la bonté dans le cœur des hommes ! Je te demande mille fois pardon ! Si tu n'avais eu cette nature tendre et généreuse, si tu ne portais en toi cette douce, cette sainte pitié qui te fait compatir à tous les malheurs des autres, si tu ne possédais cette admirable bonté qui est le fond de ton âme, je serais déjà entre les mains de cette foule furieuse qui désirait me mettre à mort. Je

veux renier à jamais mon passé de vagabondage et de rapine. Garde-moi à tes côtés. Je serai le plus humble des sujets et le plus dévoué des serviteurs. Et tous, ici, ignoreront que je suis ton frère.

– C’est bien, ta grâce est accordée, répondit Jean en séchant ses larmes. Puisque tu te repens, je suis heureux. Tu seras au nombre de nos ouvriers qui vont, chaque jour, distribuer du pain aux pauvres. Quand tu verras les malheureux de près, ta pitié sera plus profonde, et tu connaîtras enfin le prix de la divine charité... »

Les deux frères finirent leur vie ensemble. Herménégilde, devenu un serviteur modèle, se prêtait joyeusement à toutes les besognes les plus dures. La joie était entrée en lui avec la pitié. Tout le jour, en accomplissant son humble tâche, il fredonnait et répétait les strophes du beau poème que Jean lui avait redit bien souvent, jadis, quand ils étaient petits :

*Lorsque Dieu modela le monde,
Qu’il fit les prés, les monts, les eaux,
Le sol fécond, la mer profonde,
L’azur, les fleurs et les oiseaux,*

*Lorsqu’enfin sa tâche fut faite,
Après un dernier examen,*

*Et voulant que l'œuvre parfaite
Sortît brillante de sa main ;*

*Comme aux oiseaux il donna l'aile,
Et le doux parfum à la fleur,
À l'homme, son œuvre immortelle,
Il donna la bonté du cœur.*

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.